

LE FIGARO et vous



STYLE

DIOR FAIT SON FESTIVAL SUR TAPIS ROUGE ET DANS SA NOUVELLE BOUTIQUE SUR LA CROISSETTE **PAGE 31**



GASTRONOMIE

LES TABLES PARISIENNES REVISITENT L'ART DE VIVRE DU XVIII^E SIÈCLE

PAGE 32



Pierre Paulin

à fond les formes

Designer avant-gardiste des années 1970, il est devenu célèbre en meublant l'Élysée pour les Pompidou et François Mitterrand. Beaubourg, à Paris, célèbre quarante ans de créations devenues iconiques. **PAGE 30**

Pierre Paulin dans un fauteuil



Jusqu'au 22 août, la galerie sud du Centre Pompidou accueille une rétrospective du travail de Pierre Paulin, riche de plus de soixante-dix pièces de mobilier et d'une cinquantaine de dessins inédits.

GÉORGES MEGUEROITCHIAN

La vague orange de sa *Tongue* (F577) réveille en nous les souvenirs de la folle époque des années pop. Géniale invention que sa housse en stretch magique et sans couture qui s'enlève, se lave, et se renfile comme une chaussette à volonté ! Dans l'exposition du Centre Pompidou, hommage à ce paysagiste de la forme qui a marqué quarante années de design, avant de s'exiler en 1993 pour une retraite un peu forcée dans ses chères Cévennes, il faut longuement chercher ce siège historique édité à profusion par Artifort. Il en est de même pour sa *Mushroom* (F560) en mousse de polyuréthane bleu Klein et sa *Ribbon chair* recouverte d'un tissu aux arabesques violettes et rose fushia.

Ce sont pourtant les créations iconiques de ce designer à l'imaginaire élastique mais au trait rigoureux qui sont entrées dans nos mémoires. Mais elles sont mises au même rang que ses œuvres aux lignes droites plus expérimentales des débuts que l'on est toutefois heureux de découvrir. Et ce, grâce au galeriste Pascal Cuisinier qui a prêté deux tiers des pièces de la première période, dans la continuité du design scandinave, du rarissime vaisselier Bar VBI en chêne et linoléum de 1952 trouvé en extremis quelques semaines avant l'exposition (édition ft. Quin), à l'astucieux bureau CM 193 en métal et bois laqué, laiton et merisier de 1959 (édition Thonet), en passant par l'élégante banquette 119 en palissandre de 1954 (édition Meubles TV). Sans oublier le Fauteuil rouge CM195 (édition Thonet) de 1958 qui marque le passage de Paulin à la mousse sur une armature non plus en bois mais en métal qu'il fera ensuite totalement disparaître. Ce même modèle, plus accessible pour ceux qui ne sont pas des puristes du design, est à vendre pour quelques dizaines de milliers d'euros chez Cuisinier, rue de Seine, à Paris.

C'est visiblement une volonté de la commissaire Cléo Pitiot de ne pas faire de hiérarchie dans cette galerie sud du Centre Pompidou, quitte à s'y perdre parmi les pièces jugées historiques par le peu d'exemplaires en circulation et celles qui sont largement diffusées car encore éditées de nos jours, sous le contrôle de Maia Paulin, sa veuve, Benjamin, son fils, avec sa femme, Alice Lemoine, et Michel Charlard, le plus proche collaborateur technique de Pierre Paulin. Dans la continuité de ce qu'avait fait Vuitton à Miami en 2014, le quatuor de la structure familiale « Paulin, Paulin, Paulin » a exposé en 2015 une série d'éditions très limitées de pièces peu ou pas éditées à l'époque, comme la *Déclive* de plus de 3 mètres de long, version en rouge de celle articulée de 1966 de Pompidou, en aluminium, acier et mousse polyester beige (autoédition et fabrication Mobilier international), vendue 45 000 euros HT. La galerie Perrotin renouvellera l'expérience de ce face-à-face Paulin et art contemporain, dès le 22 juin à New York.

Malgré les flèches au sol, on se demande où commence cette exposition articulée autour d'un rideau théâtral en plastique blanc, comme un grand serpent, clin d'œil à son immense banquette *Amphib* à trois boudins de 1969, éditée par Alpha International, en rouge et blanc, voire aux couleurs du drapeau français. À l'entrée, le visiteur pourra s'y asseoir comme il le fera à la fin, sur une série d'assises (éditions contemporaines) pour regarder les vidéos expliquant la naissance de la forme d'un siège jusqu'à sa fabrication. Il lui sera interdit en revanche de prendre place dans ceux de sa résidence à Saint-Roman-de-Codrières, dans les Cévennes, salon superbement reconstitué avec son tapis noir gris et blanc veiné que son tapis-siège de 1980, rectangle dont il a remonté les quatre coins en triangle.

Décor futuriste

Que les tapis puissent se transformer en siège, les modules individuels s'assembler pour faire des canapés géants, les bibliothèques être utilisées en cloison, telle était la grande idée de ce designer avant-gardiste de la France des années 1970, longtemps écartelé entre son fantasme de modernité et son goût bourgeois qu'il assumait avec une élégance toute naturelle. Confiant dans le succès de son décor futuriste de l'Élysée, Pierre Paulin, qui a alors 47 ans, s'envole en 1974 vers les États-Unis pour montrer sa précieuse maquette d'aménagement intérieur en six niveaux, au siège d'Herman Miller, à Zeeland, dans le Michigan. Faire partie de l'écurie de spécialiste du mobilier qui a édité Charles et Ray Eames, les Français en rêve. Mais finalement, la crise pétrolière freinant l'économie américaine aura raison de son projet, sans doute trop complexe et coûteux à réaliser. Extrêmement déçu, Paulin finira par l'offrir au Centre Pompidou en 2003.

Le voilà sous nos yeux aujourd'hui dans six cubes de Plexiglas. Ces folles créations permettent de mieux appréhender le personnage, que finalement très peu de gens connaissent, tant son parcours n'est pas linéaire. Si elle haïssait qu'on la dise artiste, cette antistar, dont la modestie de terrien contrastait avec sa taille d'athlète, adorait faire et refaire des sièges en reprenant et améliorant ses idées premières. Ce visionnaire exigeant, curieux, sans cesse insatisfait, est revenu à la fin de sa vie à la sagesse, avant de s'éteindre en 2009, un an après sa consécration à la galerie des Gobelins au Mobilier national. Retour à l'épave pour cet amoureux de la liberté qui avait le goût de la dualité en mariant poésie et austérité, technologie et artisanat. Jamais il ne s'est laissé enfermer par la forme. ■

« Pierre Paulin », Centre Pompidou (Paris IV*), jusqu'au 22 août. « Pierre Paulin, première période: 1952-1959 », Galerie Cuisinier (Paris VI*), jusqu'au 28 mai. « Pierre Paulin », Galerie Perrotin, New York, du 22 juin au 18 août.

EXPOSITION Connu pour ses décors de l'Élysée et ses sièges en stretch coloré, le designer atypique fait l'objet d'une rétrospective au Centre Pompidou, à Paris, et dans deux galeries.



UN PAYSAGISTE DE LA FORME
Pierre Paulin (1927-2009), visionnaire exigeant, curieux, sans cesse insatisfait. Cet amoureux de la liberté avait le goût de la dualité en mariant poésie et austérité, technologie et artisanat.



ICÔNES 1960-1970

Édité par Artifort, son siège F577, baptisé *Tongue* (1967) avec une garniture mousse et revêtement polyester, est mondialement connu (ci-dessus). Réalisée en 1968, la *Déclive* (1968), elle aussi très populaire, a été rééditée par les descendants de Paulin.

L'Élysée, un nom en or

« Nous voulions faire entrer le mobilier nouveau à l'Élysée », déclarait Claude Pompidou, lors d'un entretien avec Frédéric Mitterrand sur France Culture en 2007. Cette soit de modernité, Claude la partage avec Georges qui succède, en 1969, à de Gaulle. Tous deux veulent donner un coup de jeune au Palais. Le chartiste Jean Coural, choisi par Malraux pour être à la tête du Mobilier national, lui suggère Pierre Paulin. Ce diplômé de Canondo conjugue invention et rigueur. Il est alors le seul Français connu à l'étranger. Le MoMA lui a acheté les fauteuils F300 et F577 (rebaptisé *The Tongue*) édités par Artifort.

Hautement diplomatique, la commande de l'Élysée consiste à refaire une salle à manger, un fumoir et un salon-bibliothèque, dans l'aile privée du rez-de-chaussée. Le cahier des charges est précis: le bâtiment est classé monument historique. Il faut utiliser des matériaux contemporains, ne pas toucher aux murs, recourir à la neutralité du grège. Et ne pas faire de bruit pendant les travaux...

Paulin propose une structure amovible et autoportante: des salons conçus comme des tentes, avec des parois et des plafonds tendus de laine grège. Il élabore un espace dans l'espace produisant un effet d'immersion comme dans une architecture « igloo ». Les éléments sont préfabriqués sur place et un tissu polyester recouvre l'ossature métallique. Le même esprit domine partout: banquettes dans la continuité des parois, motifs en pétales inversés du plafond repris dans le mobilier, lumière accentuant l'effet d'intimité. À la manière des coques de bateau, la salle à manger, en forme d'hémicycle, relève de la même pensée organique avec des sièges en aluminium moulé et des tables à plateaux en glace feuilletée. Le plafond forme une sorte de grotte artificielle avec un amoncellement de stalactites fait de quelque 9 000 cannes de cristal et billes de verre munies de lampes à iode.

Très novatrice, cette commande valut

à Paulin quelques inimitiés. En contrepartie, elle le propulsa sur le devant de la scène. Si le grand public le connaît aujourd'hui, c'est grâce à l'Élysée. Le nom fait vendre. Des galeries, comme celle de Jousse Entreprise, qui a transformé son espace de la rue de Seine en un appartement élyséen, l'a pressenti. « Cela fait une quinzaine d'années que je chine pour pouvoir faire cette exposition, affirme Mathias Jousse. Quand j'arrivais à vendre il y avait douze ans au FAD de Paris un canapé et deux fauteuils pour 25 000 euros, j'étais content... Cela vaut maintenant plus du double. »

Des prix en progression

Symbole des années 1970, Paulin n'a pourtant pas atteint les sommets de Royère, et encore moins de Perriand ou Prouvé, dont le marché a été construit pour séduire aujourd'hui les riches collectionneurs de l'art contemporain, clients de Larry Gagosian ou autres galeries new-yorkaises. Avec encore un zéro de moins, les prix de Paulin ont progressé doucement mais ils devraient s'envoler et prendre une dimension plus historique encore avec l'annonce prochaine par l'Élysée de la restauration de la salle à manger et de tout le mobilier mis aux oubliettes en 1974, à l'arrivée de Giscard d'Estaing préférant les ors du XVIII^e.

Il faut compter 140 000 euros pour le grand canapé chez Jousse, 60 000 euros pour la paire de fauteuils éditée par Alpha International, sous le contrôle du Mobilier national, 100 000 euros pour la table et ses six chaises, de 15 000 à 40 000 euros pour les lampadaires et 60 000 euros pour la rare paire d'appliques. Les maisons de ventes exploitent aussi le filon. Le 31 mai, la vente design d'Artcurial propose une suite de six chaises dites « Élysée » de 1973, à piètement « tréfle » en fonte d'aluminium laqué gris, recouvertes de laine rouge (estimation: 15 000 à 20 000 euros). Mais le catalogue se garde bien de nous dire à combien elles ont été éditées... ■

B.D.R.



Le fumoir du Palais de l'Élysée, une pièce emblématique voulue par Georges Pompidou pour faire entrer la France dans la modernité. STP/APF